

innocents, contre laquelle les plus avertis et les plus fins croient pouvoir se défendre, se défendent un moment, en effet, mais pour succomber enfin d'autant plus dangereusement qu'ils avaient pu croire leur résistance plus savante et plus sûre.

De là le caractère très particulier et assez neuf de la pièce de Raynal ; elle repose sur un contraste, sans doute involontaire, mais d'autant plus saisissant, entre la forme et le fond ; l'amour y est conçu selon la nature la plus primitive alors que l'escrime des amoureux y est réglée selon les principes de la culture la plus poussée ; elle offre ainsi le spectacle d'une joute courtoise avec des armes de sauvages.

Une jeune femme (Mlle Bryet) est aimée d'un jeune homme, du nom de Simon, et elle aime un autre jeune homme (M. Vargas). La plus étroite amitié unit les deux jeunes hommes. C'est entre cet amour et cette amitié que le maître de l'escrime sentimentale va évoluer de manière, croit-il, à se défendre lui-même contre toutes les attaques de la jeune femme, de manière ensuite à assurer, par cette victoire sur lui-même, le bonheur de son ami.

Les passes les plus intéressantes de ce duel remplissent le second acte.

L'avantage semble rester à l'homme dont on ne pourrait dire, selon l'équivoque même du titre, de quel cœur il est le plus maître, celui de son adversaire ou le sien. Quoi qu'il en soit, il use, tantôt avec force, souvent avec grâce, parfois avec violence, et toujours avec une tendresse contenue et secrète, de la supériorité que vous assurent, dans de telles rencontres, la sagesse et la loyauté. S'il se dérobe, c'est pour son ami : là est le secret de sa force dans la lutte.

Au troisième acte, il a donc réussi à faire ployer devant la sienne la volonté de la jeune femme : elle semble résignée à accepter l'amour de celui qu'elle n'aime pas. Les voilà tous trois rassemblés pour une explication d'ailleurs un peu pénible, sans doute parce qu'elle n'est pas assez claire ; mais ce léger flottement de l'exécution est bientôt réparé par une éclatante beauté, (c'est, bien entendu, l'endroit de la pièce qui a le plus souvent surpris et décontenancé).

Tout étant bien réglé, les deux adversaires n'ont plus qu'à se dire loyalement adieu comme on se serre la main après l'assaut. C'est du moins ce que croit le vainqueur, qui, le combat fini, ne se méfie plus. Il est las, courbatu de son effort et d'autant plus plein de son amour qu'il vient de le sacrifier et qu'il n'est tout de même qu'un enfant, d'abord parce qu'il n'a que vingt-cinq ans et ensuite parce qu'il est un homme et que les hommes ne sont jamais que des enfants devant l'amour. Un soupir lui échappe, un geste, un mot qui révèlent que s'il

a si bien régné sur son propre cœur, c'est en le tyrannisant. En faut-il davantage pour retourner la situation, rendre l'espoir et, avec l'espoir, la victoire à la femme que tant de maîtrise de soi avait abusée ? Toute la nature, entre les deux amants enfin sincères, est là tonnante et devant un tel amour maintenant débridé, qu'importe l'amitié ? Le pauvre Simon, désabusé, lui aussi, n'a plus qu'à se tuer sans combat et c'est en vain que, sur son cadavre, le cœur bouleversé de douleur et de pitié, le lamentable escrimeur, dont la pointe a si terriblement dévié, balbutie : « Je ne t'ai pas trahi !... » Qu'est-ce que la volonté dans l'amour et qui donc est jamais maître du cœur de personne ?... Cette vérité première, Musset l'avait illustrée par la mort d'une petite fille ; M. Raynal a voulu nous la rappeler par la mort d'un innocent garçon.

Pendant toute la durée du second acte, qui est long, Mlle Bryet et M. Vargas ne quittent ni l'un ni l'autre, la scène et y figurent seuls : eux seuls, et c'est assez... Quel plus bel éloge pourrait-on faire à la fois de ces interprètes et de cette scène ?

GASTON RAGNOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

Si les choses vont si mal par le monde, si notre civilisation va si bien à la dérive, la faute n'en serait-elle pas d'abord à l'école ? se demande, dans la *Nuova-Antologia* (numéro du 16 août), Mme Dora Melegari. A l'école, « à ses négligences, à son manque d'air, de soleil et d'espace, à son défaut d'élévation morale surtout ». Et c'est en des termes d'une singulière vigueur qu'elle répond à la question, on pressent en quel sens.

(Quel coup les événements que nous venons de vivre n'auront-ils pas porté au dogme, la veille de la guerre universellement admis, de la supériorité des peuples plus spécialement favorisés en ce qui concerne l'organisation de l'enseignement et la diffusion de l'instruction !

Où que l'on regarde, on voit « deux armées » ayant leurs aspirations propres, leurs besoins et leurs droits respectifs, lesquels se contrarient trop souvent : les élèves d'une part, les maîtres de l'autre. Quant aux parents, on constate les meilleurs à peu près insoucieux de tout ce qui dans la discipline scolaire n'intéresse pas strictement « l'avenir matériel » de leur progéniture. De formation du caractère (sauf dans une certaine mesure parmi les Anglo-Saxons, qui par ailleurs sacrifient aux sports la culture générale) et de « vraie éducation », point. Ainsi pousse au petit bonheur « la plante humaine ».

La question « éducation » est au premier chef de celles qui sollicitent d'urgence « l'attention concertée » des États. L'instruction, qui doit compter avec les traditions, conditions et nécessités particulières, l'instruction proprement dite reste chose plus diverse en soi, mais

les lois qui président à la formation des sentiments et du caractère ne connaissent ni classes ni frontières. Devant le danger qui est partout et dont on trouve le principe partout bien moins dans la médiocrité du savoir que dans la criante insuffisance des âmes, il est temps, si l'on tient à sauver la civilisation, de déclarer d'un commun accord « l'Éducation obligatoire », — obligatoire sous toutes les latitudes et pour tous également. La Société des Nations s'est d'ores et déjà annexée un « Bureau permanent du Travail » : si les dirigeants conçoivent avec l'ampleur qui s'impose le rôle de la Société des Nations, celle-ci s'annexera de même une « Commission permanente de l'Éducation », qui aura à étudier et à promouvoir « les moyens de former des hommes »... « L'Écriture dit que la femme oublie toutes les douleurs de l'enfantement dans l'orgueilleuse joie d'avoir donné au monde un homme. Combien les mères ne sont-elles pas aujourd'hui qui, dans le secret d'un cœur inconsolé, souffrent à la pensée qu'elles n'ont donné au monde que des monstres de violence ou bien d'indifférence devant le mal ! » (sic)

Il faut agir, et espérer quand même. Suivant le mot de Guizot, « les pessimistes n'ont jamais été que des spectateurs ».

*
**

Minerva raconte dans son fascicule du 16 août une anecdote où elle reconnaît un remarquable témoignage de la clairvoyance politique de Crispi. Quand, en 1888, celui-ci parla de créer des écoles italiennes dans le Levant, ce fut d'abord une manière de scandale parmi ses collaborateurs et subordonnés, qui ne parvenaient pas à comprendre de quel intérêt il pouvait être pour le jeune État d'avoir des instituteurs dans telles lointaines et obscures localités où ses ressortissants se comptaient généralement en nombre infime. Un des plus anciens fonctionnaires de la Consulta, s'enhardissant, finit cependant par s'en ouvrir au ministre qui, feignant de recourir aux lumières de son interlocuteur, lui posa la question.

— Mais... quelles seraient, à votre avis, les localités à négliger, de celles où je voudrais voir une école de chez nous ?

— Eh bien, Excellence..., Valona, par exemple.

Sur quoi, Crispi :

— Et vous êtes diplomate de votre métier ? Vous ne savez pas que lorsque la Turquie tombera en morceaux, Valona devra revenir à l'Italie ? Vous ne savez pas qu'il appartiendra à l'Italie de ressusciter l'Albanie et qu'une heure sonnera où nous aurons à nous instituer les défenseurs de son indépendance ?...

*
**

Dans la même publication, même fascicule, un intéressant rappel de chiffres et de détails tout à fait significatifs au chapitre de « l'avenir des hommes de couleur ».

Ceux-ci étaient à peine, aux États-Unis, 760.000 en 1790 ; ils y étaient près de 9 millions, il y a dix ans. Ils y ont aujourd'hui aisément accès à toutes les carrières. Ils figurent à l'heure actuelle au nombre de 262 dans la célèbre association « Phi-Beta-Kappa », qui groupe l'élite intellectuelle américaine. On compte outre-Océan 36 importantes compagnies d'assurance, 72 banques, 853 écoles dirigées par des noirs et plus de 4.000 noirs exerçant la médecine. — C'est un noir, le Dr Da-

niel Williams, qui le premier tenta avec succès de traiter chirurgicalement le cœur humain et dont la savante audace réussit d'abord pleinement la terrible opération. Un de ses frères de race, Mattheu Henson, s'aventura aux côtés de Peary dans les profondeurs du pôle et participa utilement aux fameuses expéditions ; un autre avait inventé l'appareil pour la fabrication en gros de la chaussure ; un autre encore avait construit, dès 1834, une charrue mécanique et c'est également des mains d'un noir qu'était sortie, quelque cent ans auparavant, la première horloge que connurent les Américains. — Le plus grand poète de la Russie, Pouchkine, était métis et l'un des plus grands poètes du Nouveau Monde, Lawrence Dunbar, était nègre. Les Dumas avaient du sang noir dans les veines, et Coleridge Taylor aussi...

Enfin, les noirs ont tout ce qu'il faut pour faire rougir les blancs, si l'on peut dire.

*
**

La Belgique célébrait récemment le centenaire d'Henry Vieuxtemps, qui naquit à Verviers, en 1820. À signaler à ce propos, dans la *Revue Générale* (n° des 15 juillet et 15 août), l'article que M. Georges Systemans consacre au fameux violoniste et qui contient de longs extraits d'une correspondance inédite. « Des virtuoses, écrivait un jour Vieuxtemps, n'en faut-il pas pour rendre les œuvres de gens qui ont été et dont quelques-uns sont encore des virtuoses, en commençant par Bach et en continuant par Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Chopin, Brahms, Rubinstein, Liszt ? Tous virtuoses ! Effectivement, sans les virtuoses, que serait la musique ? Donc, ne faisons pas fi des virtuoses ! Honorons-les, sachons les distinguer, et surtout ne faisons pas du mot virtuose le synonyme de saltimbanque, de clown ». C'était définir la conception du rôle de l'interprète. « Bien qu'au cours de ses tournées exotiques il sacrifiât plus d'une fois à l'ivresse du succès facile, Vieuxtemps, écrit M. G. Systemans, eut de ce rôle la notion la plus juste, parce qu'il demeura toute sa vie un simple, un sincère, un candide tout imprégné de juvénile naïveté ».

*
**

Annonçons la naissance, sur les bords du Léman, d'un nouveau périodique : *La Revue de Genève*, dont le premier fascicule porte la date du 1^{er} juillet. — « Nous voudrions, lisons-nous dans l'éditorial où M. Robert de Traz déclare les intentions de « la maison », nous voudrions réunir ici des écrivains de valeur, appartenant à des pays divers, et les faire entendre côte à côte... Nous convoquerons des hommes typiques et nous les laisserons s'exprimer librement... Que l'on nous comprenne bien : nous ne venons pas prêcher une doctrine de conciliation obligatoire, mais fournir l'occasion de rencontres qui ne se produiraient pas ailleurs ». — Tâche délicate... La latitude est du reste pour encourager toutes les entreprises. À Genève, « tout le monde y passe, on y est informé de première main sur plusieurs races, on y respire naturellement la curiosité des idées et le désir de l'action ».

GASTON CHOISY.

Le Gérant : ALB. DAVY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.